

Mardi 09 Juin 2015

13, rue de l'Université, Paris

14h50. Assise devant la porte, j'égrène les secondes avant qu'elle ne s'ouvre. J'échange quelques mots avec d'autres candidats, il règne une très bonne ambiance dans les sous-sols de SciencesPo. Mes mains tremblent sur ma pochette bleue, assortie à ma tenue évidemment.

Quelques tours de trotteuse plus tard, un membre du jury m'ouvre la porte. Souriante et (presque) détendue, je me lève ; je prends alors conscience que je marche vers mon destin. Au centre de la pièce, une table et une chaise m'attendent. En face, les trois membres du jury scrutent le moindre de mes gestes. La salle est plutôt bien éclairée ; un rayon de soleil chatouille ma nuque, il traverse la large baie vitrée derrière moi.

La longue table attribuée aux examinateurs est jonchée de bloc-notes et de feuilles éparses, de stylos et de bouteilles d'eau. Au centre trône un MacBook Air, qui semble délivrer quantité d'informations me concernant. Ma table quant à elle ne contient qu'un gros cahier, qui comprend je le sais, des centaines de « documents inconnus ».

Le jury me salue, je salue le jury. Un homme demande à voir ma carte d'identité. Après s'être assuré que j'étais bien celle que je prétendais être, il réclame une copie de bac blanc. Je lui montre ma pochette, et lui adresse mon plus beau sourire : « J'en ai trois, laquelle voulez-vous ? » Ce à quoi il me répond que, avec ma permission, il prendra les trois. Je sais d'emblée que j'ai marqué un bon point.

Un professeur d'histoire, une autre professeur et un professionnel de la finance. Ils se sont présentés, ils sont là en face de moi. C'est à mon tour... Mais ma présentation est bien plus longue que la leur ! A ce moment précis, j'ai l'impression de sauter depuis un très haut plongeur, et je me rends compte en commençant ma chute que je panique lorsque j'ai la tête sous l'eau. Je tente de rester calme, je connais mon texte par cœur, je sais au mot près ce que je dois dire.

Les rencontres, le féminisme et... c'est tout. « Mais c'est quoi être féministe aujourd'hui ? » La question fuse, j'ai encore la bouche ouverte, ma phrase n'était même pas terminée. « Pardonnez-moi de vous interrompre mais, être féministe, cela a-t-il encore un sens de nos jours ? Ce combat est-il toujours d'actualité ? » Et bien sauf votre respect Monsieur, j'allais le dire ! Inutile de préciser que cet oral ne commençait pas du tout comme je l'avais prévu. S'en est ensuivi une discussion sur mes convictions féministes. Le monsieur de la finance semblait dubitatif, il m'a donc semblé utile d'ajouter que les hommes aussi pouvaient être féministes. Quitte à être un peu provocatrice, pourquoi ne pas ajouter que les femmes politiques sont confrontées au machisme parce que la classe politique est majoritairement représentée par des sexagénaires de droite ? C'est fait. L'atmosphère se détend immédiatement, nous rions un bon coup. Je cite Rama Yade, Cécile Duflot, je récite le cours sur la parité. La professeure, seule femme présente dans le jury et muette jusqu'alors, m'interpelle bientôt : « C'est parce que vous être féministe que vous voulez venir à SciencesPo ? » Non, bien sûr. Quoique. J'explique le choix d'orientation, mûrement réfléchi, la possibilité de vivre ses passions, de s'engager pour ses convictions, de suivre un cursus d'excellence en sciences sociales. « Vous le mettez en troisième position vous, le cursus ? » On dirait bien qu'ils n'ont pas prévu de me laisser finir mes phrases... « On vous le sort tout le temps le cursus, le prestige, etc, moi je vous montre ce qui

m'intéresse tout particulièrement à SciencesPo » je rétorque en souriant. (Toujours sourire, c'est important !)

Nous évoquons ensuite mon souhait d'intégrer le campus du Havre, ma passion pour la Chine. « Quelle ville pour la troisième année ? » Hong Kong, naturellement, je fais allusion à ma revue de presse, décrit cette ville qui me fait rêver. Monsieur Finance m'apostrophe soudain : « Mais Hong Kong c'est aussi une ville capitaliste, pas vraiment probe ! » Ma bêtise et moi répondons en cœur : « Mais si, les Hongkongais sont très écologistes ! » « Probe, j'ai dit probe ! » Oh, excusez-moi, je n'avais pas entendu... Au moins je les ai fait rire ! Je me rends compte avec le recul à quel point le propos de ce Monsieur était finalement contradictoire ; il travaille dans la finance, non ? Il n'a en tout cas pas fini de m'embêter. « La Chine... machiste quand même, ne pensez-vous pas ? » Certes, mais aussi féministe ! Je cite le prix Simone de Beauvoir décerné à deux Chinoises l'année dernière ; le professeur d'histoire hoche la tête d'approbation. « Et puis, vous savez, il y a des machistes partout » conclus-je, ce qui les fait de nouveau rire.

La discussion en vient à mon désir de devenir diplomate aux Nations Unies. « Si vous étiez à la tête de l'ONU, quelle réforme du statut du Conseil de Sécurité mettriez-vous en place ? » Difficile question. Dans ma tête, c'est le vide. J'amorce une réponse sur la défiance de la société civile à l'égard des Nations Unies, accusées de ne pas réagir à certaines situations, mais encore une fois, on me coupe. Le professeur d'histoire n'est pas dupe et, fermement, m'indique que je ne réponds pas à sa question. J'en suis consciente, mais j'ai réussi à gagner du temps. Je lui exprime alors en long et en large ma volonté de supprimer le droit de veto qui empêche des interventions nécessaires, en Syrie par exemple, ou encore d'élargir le cercle restreint des membres permanents du Conseil de Sécurité. Il hoche la tête, satisfait, puis retourne à la lecture de mes copies, qui semblent l'intéresser au plus haut point. Si le but est de me déstabiliser, c'est raté : j'espère secrètement une question sur mes devoirs.

Il abandonne vite sa lecture pour en entamer une autre, sur son ordinateur. Levant les yeux vers moi, il me dit, de but en blanc : « Votre dossier académique est impressionnant, il faut dire ce qui est ». J'avoue que j'en reste interloquée ! Un compliment de SciencesPo ! Mais la critique est à venir, bien sûr. « Vous avez eu 20 à l'écrit de français, des excellentes notes dans les autres épreuves, mais comment expliquez-vous ce 15 à l'oral ? » Je précise que je n'ai jamais digéré mon 15 à l'oral. Il revient toujours en boomerang au mauvais moment celui-là ! Mes pensées se bousculent, j'avoue : « En effet, cela fait tâche à côté des autres ». Ils acquiescent en souriant. Je tente de leur raconter la problématique difficile, ma frustration par rapport aux questions du jury, comment j'avais perdu mes moyens alors que j'étais tombée sur du théâtre, et de surcroît une pièce de Racine ! Ma réponse est un mélange de vérité et de vérité arrangée, mais ne les intéresse pas autant que ma réaction à la question semble-t-il. A vrai dire j'attendais une remarque sur mes notes en mathématiques (une autre tâche de mon dossier), je n'ai donc pas été ébranlée.

Mon dossier avait apparemment été étudié scrupuleusement. « Vous aimez lire ? Que lisez-vous ? » Vaste question, des genres bien différents. « Pour aller plus vite, quel est le dernier livre que vous ayez lu ? » L'autobiographie de Malala, cette jeune femme que j'admire, ce que le jury perçoit. Je leur présente également ma lecture du moment, l'autobiographie d'une diplomate belge, un ouvrage qu'ils ne semblaient pas connaître. « Vous faites de la musique, de la flûte traversière et du piano, quel est votre compositeur préféré ? » Debussy ! La réponse est toute prête. J'évoque le *Clair de Lune* et le *Passepied*, qui ont de loin ma préférence. Monsieur Finance se réveille : « Mais dites-moi, *Pelléas et Mélisande*, c'est machiste non ? » Pardon ? « Pourriez-vous préciser votre

question s'il vous plaît ? » Il répète. Mon Dieu mais de quoi parle-t-il donc ? « Vous ne savez pas ce que c'est ? » Je lui avoue mon ignorance. « Un opéra » m'indique-t-il. Bien, et de qui s'il vous plaît ? « Debussy bien sûr ! » C'est le malaise. Cette question est la seule à laquelle je n'ai pas su répondre. Les autres membres du jury viennent à ma rescousse et avec leur aide je me sors de ce pétrin : « Je préfère les préludes et les menuets de Debussy, en somme, les pièces qui ne contiennent que du piano ». Décidemment Monsieur Finance et moi avons du mal à nous comprendre !

« Quel fait récent de l'actualité vous a particulièrement marquée ? » Je réalise alors ma chance, je m'étais préparée à cette question la veille. Je réponds en toute sincérité que la tragédie des *boat people* m'a touchée. En Méditerranée, mais presque simultanément en Asie du Sud-Est. Ainsi je montre que je suis l'actualité de cette région du monde, parce que cet épisode n'a pas été très médiatisé. J'explique aux examinateurs que les réseaux de passeurs sont des firmes transnationales, je parle pêle-mêle du silence pesant du prix Nobel de la Paix Aung San Suu Kyi à propos de l'ethnie musulmane obligée d'émigrer de Birmanie, des passeurs qui dégagent des bénéfices au prix du désespoir de certaines familles, de l'absence de véritables mesures de la part de l'Union Européenne. « Et vous, que feriez-vous à la place de l'Union Européenne justement ? » Je commence ma réponse par « rétablir l'opération Mare Nostrum » quand on me coupe encore une fois la parole : « ne faut-il faire que du sauvetage ? » Je précise qu'il faudrait d'abord, à mon sens, intervenir en Afrique, pour empêcher l'activité des réseaux de passeurs. Nous parlons de la Libye, on me demande si nous devons y retourner. Je pense que ce serait en effet une bonne idée, nous devons régler la situation problématique que nous avons causé dans ce pays, un Etat désormais défaillant où sévissent les passeurs et les groupes islamiques. « Fallait-il laisser Khadafi ? » C'est vrai que nous étions tranquilles à cette époque, nous les Occidentaux. Je fais le parallèle avec les Etats-Unis et Saddam Hussein. Je parle du droit d'ingérence, du mandat supranational dont nous avons besoin, de la façon dont nous devons aider ces Etats à entamer leur transition démocratique, pourquoi nous nous sommes retirés trop tôt d'Afrique.

Je me sens à l'aise dans cet entretien, j'ai presque réponse à tout, je vois que ce que je dis les intéresse et correspond à ce qu'ils attendent. Bientôt on me demande d'ouvrir le gros cahier à la page 77. Je ressens à cet instant une très forte appréhension. A la page 76, il y avait les manifestations du 11 janvier. A la page 77, je trouve une photographie grisâtre, peu intéressante en fait. Publiée dans *Libération* le 11 novembre 2014, elle montre un drapeau tricolore et dans le ciel, un avion qui tire cette fameuse banderole « Hollande-Démission », à Notre-Dame de Lorette. Le jury me laisse quelques secondes pour en prendre connaissance. Sur mon carnet, je n'écris qu'un seul mot : « Commémoration ».

Je décris la photographie, j'ajoute que l'avion a davantage fait parler de lui que le discours du Président de la République. Mais que dire d'autre ? Je le répète deux fois, faute d'inspiration. D'ailleurs le jury n'a pas l'air de s'intéresser plus que moi à ce document, puisque la première question est : « Avez-vous écouté le discours de panthéonisation de François Hollande ? Qu'en avez-vous pensé ? » Et bien, j'ai trouvé que c'était vraiment « mettre le passé et la mémoire aux services des besoins du présent », avec par exemple la panthéonisation de Jean Zay dans le contexte de la réforme des collèges... Cette phrase plaît au professeur d'histoire. « Que pensez-vous des panthéonisés ? » J'adhère ! Je cite ma participation au Concours de la Résistance et surtout la parité ! C'est bien sûr ce qu'ils attendaient et rien encore. Parité qui n'est pas représentative du « stock de panthéonisés » pour reprendre les propos du jury. Nous discutons des femmes au Panthéon quand le professeur d'histoire exige que je lui dresse la liste de ma « panthéonisation idéale » qui contiendrait également quatre personnes,

deux hommes et deux femmes. Olympe de Gouges et Jeanne d'Arc me viennent immédiatement à l'esprit. « Et deux hommes ? » Je réplique que c'est beaucoup plus difficile, ce qui les fait rire. « A SciencesPo nous essayons de traiter les problèmes dans leur complexité vous savez », m'indique le professeur, amusé. Je tente de lui dire que je pourrais peut-être lui donner la réponse plus tard mais il n'accepte pas, je ne peux pas me défilier. Je cite alors De Gaulle, désespérée, mais il m'est bien impossible de trouver un autre homme. « C'est déjà une très bonne réponse, merci. » Tant mieux. Je leur fais part de mon souhait de voir Simone Veil y entrer lorsqu'elle ne sera plus de ce monde. « Avec un "V" ou un "W" ? » « Celle qui a fait passer la loi sur l'avortement bien sûr ! » Le professeur d'histoire m'assure que la philosophe est très bien aussi. Je n'en doute pas. L'entretien se termine, je range mes affaires, et je sens un regard porté sur moi. Je lève les yeux vers Monsieur Finance qui hoche la tête d'un air évocateur, en souriant. A croire que je lui ai plu !

Je sors presque en sautillant, je cours dans les escaliers, ce qui me vaut presque une chute. L'épreuve ultime est passée, elle n'a duré que vingt-cinq minutes. J'ai pourtant l'impression d'avoir parlé des heures, et en même temps, c'est passé tellement vite... Je suis toujours vivante, en vérité, plus que jamais !

Aurore Lentz